Document generated on 08/09/2025 1:25 p.m.

Études littéraires africaines

L'Afrique au risque de la fiction : représentations de la menace djihadiste chez Jean-Marc Ligny, Deji Bryce Olukotun et Gavin Chait

Vittoria Dell'Aira

Number 54, 2022

Futurs africains : utopies et dystopies

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1098484ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1098484ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dell'Aira, V. (2022). L'Afrique au risque de la fiction : représentations de la menace djihadiste chez Jean-Marc Ligny, Deji Bryce Olukotun et Gavin Chait. *Études littéraires africaines*, (54), 31–41. https://doi.org/10.7202/1098484ar

Article abstract

This article analyzes four distinct examples of jihad fiction : Aqua *by Jean-Marc Ligny ;* After the Flare *by Deji Bryce Olukotun ;* Lament for the Fallen *and* Our Memory like Dust *by Gavin Chait. Based on cross-readings of these four novels, it questions the effort of fiction to grasp a future on which weighs, among other things, the jihadist threat, which carries with it the risk of an African dystopia. It is therefore a question of examining the resources summoned by fiction to counter the terrorist risk and its media omnipresence and perhaps convert dystopia into utopia, by resorting to the mechanism of retrovolution or space evasion.*

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'Afrique au risque de la fiction : représentations de la menace djihadiste chez Jean-Marc Ligny, Deji Bryce Olukotun et Gavin Chait

Résumé

Cet article analyse quatre exemples distincts de fiction du djihad : *Aqua* de Jean-Marc Ligny ; *After the Flare* de Deji Bryce Olukotun ; *Lament for the Fallen* et *Our Memory like Dust* de Gavin Chait. À partir de lectures croisées de ces quatre romans, il interroge l'effort de la fiction pour saisir un avenir sur lequel pèse, entre autres, la menace djihadiste, qui porte en elle le risque d'une dystopie africaine. Il s'agit dès lors d'examiner les ressources convoquées par la fiction pour contrer le risque terroriste et son omniprésence médiatique et convertir peut-être la dystopie en utopie, en recourant au mécanisme de la rétrovolution ou de l'évasion spatiale.

Mots-clés : djihadisme – terrorisme – fiction – dystopie africaine.

Abstract

This article analyzes four distinct examples of jihad fiction : Aqua *by Jean-Marc Ligny ;* After the Flare *by Deji Bryce Olukotun ;* Lament for the Fallen *and* Our Memory like Dust *by Gavin Chait. Based on cross-readings of these four novels, it questions the effort of fiction to grasp a future on which weighs, among other things, the jihadist threat, which carries with it the risk of an African dystopia. It is therefore a question of examining the resources summoned by fiction to counter the terrorist risk and its media omnipresence and perhaps convert dystopia into utopia, by resorting to the mechanism of retrovolution or space evasion.*

Keywords : djihadism – terrorism – fiction – African dystopia.

En proposant la lecture de quatre fictions concernant des futurs africains – *Aqua* du Français Jean-Marc Ligny [1] ; *After the Flare* de Deji Bryce Olukotun [2], né aux États-Unis de parents nigérians ; *Lament for the Fallen* et *Our Memory like Dust* du Sud-Africain Gavin Chait [3] –, nous souhaitons mettre en évidence la thématique récurrente du djihadisme, étroitement associée à la représentation d'une zone géographique précisément délimitée, en l'occurrence une région sahélienne où s'exercent de multiples influences à la fois locales et internationales. Toutes ces productions romanesques ont pour point commun de penser, à partir de la représentation du djihad, la notion de « risque » qu'on trouve, depuis les années 1990, au cœur du discours médiatique et politique. Dans ce dernier domaine, on ne peut que constater et déplorer la mobilisation massive du concept de « risque » par les franges droitières des démocraties occidentales. La consolidation d'un imaginaire fondé sur la menace venue de l'étranger a comme pivot le discours sécuritaire visant à promettre la défense individuelle et à garantir l'ordre public, pour lequel le terrorisme représente une menace de premier plan [4]. C'est ce que rappelle Zygmunt Bauman, lorsqu'il emprunte à Yuri Lotman l'idée d'un quotidien transformé en « champ de mines » par la multiplicité des menaces répercutées par la sphère médiatique et politique :

> Gardons enfin à l'esprit un autre élément, d'une importance cruciale : je pense ici à la manière qu'ont les médias du monde entier de diffuser immédiatement, quasiment en temps réel, chaque tuerie, chaque événement choquant provoqué par le moindre détenteur d'armes à feu dérangé, que ce soit dans une métropole ou un village reculé, décuplant ainsi leur impact et leurs répercussions sur les esprits – et tout particulièrement sur ceux, souvent perturbés, des détenteurs d'armes, de leurs gourous sans scrupules et autres donneurs d'ordres. Recyclant ainsi à bas coût tous ces faits divers dans une sorte de litanie perpétuelle d'événements glauques et sanglants, ces médias viennent imprégner le quotidien – et ce, jusque

---

1 Ligny (Jean-Marc), *Aqua*. Paris : Fleuve Noir, 1993, 189 p. ; désormais abrégé en *AQ*. Précisons que ce roman est différent de son homonyme partiel *Aqua*^{TM} paru en 2006 : au sujet de cette deuxième version, voir dans le présent volume l'article de Khadr Hamza, « Lueurs utopiques dans les dystopies climatiques africaines d'Ayerdhal, Jean-Marc Ligny, Wanuri Kahiu et Nick Wood ».

2 Olukotun (Deji Bryce), *After the Flare*. Los Angeles : The Unnamed Press, 2017, 288 p. ; désormais abrégé en *ATF*.

3 Chait (Gavin), *Lament for the Fallen*. London : Doubleday, 2016, 384 p. ; désormais abrégé en *LFTF*. Notons qu'une traduction française a été proposée par Henry-Luc Planchat sous le titre de *Complainte pour ceux qui sont tombés* (Saint-Mammès : Le Bélial, 2018, 432 p.). Chait (Gavin), *Our Memory Like Dust*. London : Doubleday, 2017, 400 p. ; désormais abrégé en *OMLD*.

4 Niget (David), Petitclerc (Martin), « Le risque comme culture de la temporalité », in : Niget (D.), Petitclerc (M.), dir., *Pour une histoire du risque : Québec, France, Belgique*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2012, 352 p. ; p. 9-39.

> dans les endroits les plus calmes et les plus reculés – d'une sorte de tension menaçante, d'un climat d'urgence et de risque permanent [5].

Quel rôle assigner dans ce contexte à la fiction figurant des terroristes [6] ? Participe-t-elle au « minage » de l'espace contemporain en se faisant l'écho des mêmes faits divers et des mêmes menaces ? Offre-t-elle au contraire des recours contre l'inflation du risque ? Il importe ici de ne pas se cantonner à une approche politico-médiatique de la question, mais de prendre aussi en compte l'apport des sciences sociales. Les travaux de David Niget et Martin Petitclerc rappellent à ce titre l'historicité d'une notion qui ne saurait être comprise uniquement comme manifestation d'une angoisse contemporaine :

> Le risque est aussi histoire, dans le sens où ce concept concerne le rapport des sociétés au temps. Tout rapport au risque tente, à partir de l'expérience passée, de saisir un avenir probable pour agir dans le présent. Le risque articule ainsi les temporalités et se fond, conséquemment, dans la condition historique humaine [7].

Les auteurs poursuivent en signalant l'interaction des multiples acteurs qui s'affrontent à propos de la « désignation des risques » et « président, chacun selon son horizon, à la mise en récit de celle-ci » ; ils ajoutent enfin que la problématique du risque « permet de circonscrire un riche éventail de questions et de problèmes qui surgissent de la prise en compte de l'avenir probable des sociétés étudiées » [8]. Permettant de penser conjointement le temps historique et l'avenir, tout en mettant l'accent sur la pluralité des acteurs susceptibles de s'en emparer, la notion de « risque » paraît donc particulièrement propice à l'examen des fictions du djihad. De fait, comme le souligne Anthony Mangeon dans son récent essai, la représentation menaçante d'un « Africanistan » ou d'un « Sahelistan » terroriste, capable de mettre en péril l'Occident, nourrit aussi bien la littérature savante que la fiction, et ce, depuis le XIXe siècle : le critique peut ainsi avancer que « la préoccupation actuelle de nombreux journalistes, islamologues, politologues pour une Afrique appelée à devenir, selon eux, un redoutable bastion djihadiste et terroriste, se retrouve [...] dans plusieurs fictions d'anticipation contemporaine, mais également dans certaines œuvres romanesques du passé » [9]. Notre objectif n'est pas ici d'explorer à nouveaux frais cette généalogie des fictions du djihad, efficacement retra-

---

5 Bauman (Zygmunt), *Retrotopia*. Trad. de l'anglais par Frédéric Joly. Paris : Premier Parallèle, 2019, 246 p. ; p. 45-46.

6 Bertho (Elara), Brun (Catherine), Garnier (Xavier), dir., *Figurer le terroriste : la littérature au défi*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2021, 276 p.

7 Niget (D.), Petitclerc (M.), « Le risque comme culture de la temporalité », *art. cit.*, p. 25.

8 Niget (D.), Petitclerc (M.), « Le risque comme culture de la temporalité », *art. cit.*, p. 26.

9 Mangeon (Anthony), *L'Afrique au futur : le renversement des mondes*. Paris : Hermann, coll. Fictions pensantes : essais, 2022, 286 p. ; p. 34.

cée dans l'ouvrage d'Anthony Mangeon, mais d'examiner en priorité les caractéristiques de leurs avatars contemporains, qui, en dépit de contextes d'écriture différents, n'en présentent pas moins de saisissants points communs. Nous proposerons dès lors une lecture comparée des deux romans de Gavin Chait, en confrontant le plus récent (*Our Memory Like Dust*, 2017) à celui de Deji Bryce Olukotun, paru la même année, et le premier (*Lament for the Fallen*, 2016) à *Aqua* de Jean-Marc Ligny. Si la présence djihadiste menace invariablement, dans ces quatre romans, de transformer l'Afrique en dystopie, les issues présentées dans chacun des deux duos diffèrent : dans *Our Memory Like Dust* et *After the Flare*, l'ultime refuge se situe dans le recours à une tradition préislamique, qui fait de la perspective utopique une « rétrovolution » [10] ; dans *Lament for the Fallen* et *Aqua*, l'horizon utopique est mis à distance soit par la vision cynique d'un monde capitaliste dominé par l'intérêt, soit par sa projection dans des lointains galactiques.

Rétrovolutions de Gavin Chait et de Deji Bryce Olukotun : *Our Memory Like Dust* et *After the Flare*

Our Memory Like Dust décrit une concurrence farouche pour le monopole énergétique au milieu du XXIe siècle. À l'instabilité politique qui sévit au Sénégal et au Mali se greffe dans ce roman l'action d'Ansar Dine, une organisation terroriste qui trempe dans des trafics à la fois locaux et internationaux et dont la zone d'influence s'est étendue à travers la bande sahélienne jusqu'en Tanzanie (*OMLD*, p. 149). Ces multiples facteurs de risque ont provoqué des migrations massives vers l'Europe : les migrants subissent les exactions des terroristes, qui leur extorquent tous leurs biens pour financer leur traversée ou les réduisent en esclavage.

La représentation du terrorisme dans le roman de Gavin Chait se caractérise par la mise en scène spectaculaire de la violence, que celle-ci frappe en Europe ou dans la bande sahélienne. Le personnage de Michèle Tillisi se rend ainsi coupable d'un retentissant attentat à la tour Eiffel, où elle se fait exploser avec ses quatre enfants, vengeant par ce geste la mort de son mari et de son beau-père, reconduits dans leur pays d'origine où ils furent exécutés, alors qu'ils s'apprêtaient à trouver refuge en France. La violence des agissements des terroristes africains se déploie quant à elle dès la première partie du roman, lorsque l'entrepreneur Simon Adaro, à l'origine d'un ambitieux projet visant à la construction de fermes solaires en Mauritanie, est pris en otage par Ansar Dine. Il est alors détenu avec un autre prisonnier, Oktar Samboa, directeur général de Climate, une organisation humanitaire qui œuvre pour la mise en place d'infrastructures d'assistance

[10] Amselle (Jean-Loup), *Rétrovolutions : essai sur les primitivismes contemporains*. Paris : Stock, coll. Ordre d'idées, 2010, 232 p.

aux réfugiés et de projets d'adaptation agricole en Afrique de l'Ouest et en Libye (*OMLD*, p. 64). L'impitoyable assassinat de ce prisonnier fait l'objet d'un traitement littéraire particulièrement soigné : l'événement est en effet relaté dans trois chapitres, avec chaque fois un changement de perspective. La séquence centrale, la plus développée, concerne la diffusion de l'assassinat dans des images vidéoprojetées qui font apparaître les djihadistes d'une manière quasi-cinématographique (*OMLD*, p. 99-100) et engendrent ainsi un effet de choc et de sidération. Cette projection est cependant précédée par une séquence à l'intérieur de la ville souterraine où Simon et Oktar sont emprisonnés (*OMLD*, p. 85-86), et suivie au quatorzième chapitre par la description concise mais cinglante offerte par un narrateur externe (*OMLD*, p. 103). Ces multiples variations et répétitions d'une scène de barbarie pourraient donner l'impression d'un destin inexorable, ou d'un enrayement de la temporalité qui aboutirait au ressassement du crime et à la construction d'un régime de la terreur fondé sur la réitération de l'horreur [11]. Deux pistes sont cependant données pour contrecarrer cette violence proliférante.

L'arme que constitue la caméra, dotée d'un considérable pouvoir de retentissement médiatique, peut en premier lieu se retourner contre les terroristes qui en font usage : c'est bien ce qui se produit lorsque Simon neutralise Ag Ghaly et ses acolytes d'Ansar Dine grâce à l'intervention d'une multitude de réfugiés qui filment la scène avec leurs appareils photos (*OMLD*, p. 122-123). Cet épisode scelle un renversement, dans la mesure où il dépeint des miliciens vulnérables face à l'arme qui leur sert habituellement à multiplier leur « écho médiatique » et à répandre ainsi la terreur [12]. Au-delà de ce retournement du pouvoir des écrans, un autre recours – plus littéraire cette fois – permet de déstabiliser le pouvoir symbolique du groupe djihadiste : il s'agit du griot Ismaël, qui intervient régulièrement dans l'ensemble du récit, notamment comme conteur et vecteur du culte des Ghimbala. Dédié aux esprits des eaux du fleuve Niger, ce culte a été étudié par l'anthropologue français Jean-Marie Gibbal, qui a notamment exploré la relation dialectique entre culte animiste et processus d'islamisation au XIX^e^ siècle [13]. Le pouvoir de déstabilisation détenu par le griot et par la tradition animiste dont il est le dépositaire est particulièrement visible dans le personnage de Khalil, recrue d'Ansar Dine, habité par les histoires que sa grand-mère lui racontait sur les génies, sur leur capacité à intervenir dans la vie des hommes et notamment à juger leurs actions (*OMLD*, p. 13). L'enrayement de la dystopie terroriste passe ainsi, dans le roman de G. Chait, par une réflexion sur le pouvoir de l'image

---

[11] Bertho (E.), Brun (C.), Garnier (X.), dir., *Figurer le terroriste…*, *op. cit.*, p. 7.

[12] Chavoz (Ninon), « Le peintre et le terroriste : monstres et mues médiatiques », in : Bertho (E.), Brun (C.), Garnier (X.), dir., *Figurer le terroriste…*, *op. cit.*, p. 243-254 ; p. 244.

[13] Gibbal (Jean-Marie), *Les Génies du fleuve*. Paris : Presses de la Renaissance, 1988, 257 p.

dans ce que l'anthropologue Joseph Tonda nomme la « société des éblouissements » [14] et par un retour aux sources pré-islamiques, qu'on pourrait assimiler, dans les termes de Jean-Loup Amselle et de Zygmunt Bauman, à une « rétrovolution » ou à une « rétrotopie » [15].

After the Flare de Deji Bryce Olukotun se situe également dans un futur proche, après qu'une puissante éruption solaire (qui donne son titre au roman) a généré des vents électromagnétiques aux effets dévastateurs pour les infrastructures, en l'occurrence les réseaux électriques et informatiques. Le récit est centré sur les opérations de sauvetage d'une astronaute russe échouée sur une station orbitale : les actions sont dirigées depuis le Nigeria, où se trouve la seule base terrestre d'exploration spatiale ayant résisté à l'événement solaire. Recruté par l'Agence nationale de recherche et de développement spatial du Nigeria, l'ingénieur Kwesi Bracket est immédiatement confronté à la disparition mystérieuse d'un de ses ouvriers, qui cherchait à dérober un artefact archéologique découvert au cours de travaux. Lors des enquêtes, le résultat du test ADN montre que le disparu est issu de la tribu Kanuri, l'ethnie de la majorité des terroristes connus sous le nom de Jarumi et présentés comme des successeurs de Boko Haram. Les actes violents commis par ces terroristes du futur font d'ailleurs sinistrement écho à ceux d'aujourd'hui : l'attentat qui ensanglante la place du marché de Kano (*ATF*, p. 73) évoque le premier attentat suicide commis par une fille en 2013 à Maiduguri, la capitale de l'État de Bornou situé dans le nord-est du pays [16]. La répétition, cette fois, ne résulte pas d'un artifice narratif comme chez G. Chait, mais bien d'une sorte de piétinement de l'histoire qui aboutit à la reproduction des mêmes scènes d'horreur, à quelques décennies d'intervalle. La représentation de l'attentat terroriste de Kano est cependant très différente de celle du geste kamikaze de Michèle Tillisi se suicidant avec ses enfants chez G. Chait : dans le roman d'Olukotun, l'accent n'est pas mis sur l'histoire personnelle et sur les motifs individuels qui conduisent à l'explosion de la violence. L'auteur souligne au contraire l'aspect stratégique et opérationnel de l'action terroriste, pour laquelle les corps des enfants, des jeunes filles et des femmes sont utilisés comme autant de pions servant les desseins de l'organisation. De même, le portrait du leader terroriste le plus radical, Latif, n'est que peu développé : le personnage n'apparaît d'ailleurs pour la première fois qu'au vingt-sixième chapitre, après avoir été évoqué dans plusieurs flashbacks qui mentionnaient ses traits défigurés, son visage évidé et ses dents jaunies. Le portrait de Latif est celui du mal absolu, comme c'était le cas pour la figure d'Ag Ghaly chez G. Chait : l'un et l'autre sont des fléaux dont

---

[14] Tonda (Joseph), *L'Impérialisme postcolonial : critique de la société des éblouissements*. Paris : Karthala, coll. Les Afriques, 2015, 264 p.

[15] Voir : Bauman (Z.), *Retrotopia*, *op. cit.* et Amselle (J.-L.), *Rétrovolutions : essai sur les primitivismes contemporains*, *op. cit.*

[16] Voir par exemple à ce propos : Seignobos (Christian), « La région du lac Tchad sous l'hypothèque Boko Haram », *Hérodote*, n°172, 2019, p. 63-86 ; p. 74.

la zone d'influence progresse en même temps que le désert et la sécheresse. Contrairement à G. Chait, Olukotun ne s'intéresse cependant pas au parcours des militants djihadistes. Au sujet de Latif, le lecteur apprendra simplement qu'il s'est installé en ville et est devenu commerçant à la suite d'une épidémie qui a exterminé son bétail : il incarne un sujet faible, disposant de peu de moyens et prompt à se laisser convaincre par le mirage d'une idéologie radicale. Comme chez G. Chait encore, la violence terroriste se trouve confrontée chez Olukotun à une réalité préislamique, en l'occurrence à la culture de la communauté *wodaabe*, étudiée par l'anthropologue Angelo Bonfiglioli en raison de sa résistance au processus d'islamisation au XIXe siècle. Dans le roman, les femmes nomades *wodaabe*, veuves et dépouillées de leurs enfants, ont appris à se défendre des agressions terroristes grâce aux « *songstones* », des pierres chantantes héritées de leurs ancêtres et dotées de la capacité d'activer un champ magnétique : c'est précisément l'une de ces pierres qui est découverte au début du récit et suscite aussitôt toutes les convoitises.

Dans l'un et l'autre roman, l'un des seuls recours contre le basculement dans une dystopie islamique, dominée par la répétition des scènes de carnage, semble ainsi résider dans un retour aux sources préislamiques, qui permettent à la fois la défense de la mémoire culturelle et la restauration de l'intégrité sociale. Peuplée de génies des eaux et de pierres qui chantent, l'utopie appartient aux temps passés : dans *Our Memory Like Dust* de Gavin Chait et *After The Flare* de Deji Bryce Olukotun, la rétrovolution, définie comme une « propension à idéaliser le passé à partir d'un présent conçu en termes essentiellement dysphoriques et nostalgiques » [17], apparaît comme l'unique solution contre le ressassement de la rhétorique du risque et la diffusion en boucle de ses images sanglantes. Le passage de la dystopie à l'utopie n'implique donc pas, dans ces deux romans, d'aller de l'avant, mais bien de revenir en arrière.

Inaccessibles utopies : *Aqua* et *Lament for the Fallen*

Là où *Our Memory Like Dust* et *After the Flare* cherchent une issue à la rhétorique du risque terroriste en creusant dans le passé, *Aqua* et *Lament for the Fallen* prennent le parti d'une dispersion géographique : la résolution du problème djihadiste passe cette fois par l'intervention d'acteurs internationaux, voire par un abandon du continent et de la planète.

Aqua de Jean-Marc Ligny dresse un saisissant tableau des tensions géopolitiques exacerbées par la découverte d'une nappe phréatique au Tchad. Le roman s'ouvre ainsi sur une réunion présidée par Andersen, directeur de la Compagnie Européenne de Gestion des Eaux, rassemblant

[17] MANGEON (A.), *L'Afrique au futur…*, *op. cit.*, p. 250.

de hauts fonctionnaires issus des institutions politiques, industrielles et militaires européennes : la Direction Européenne de Surveillance du Territoire (DEST), le président du Conseil Exécutif Européen et le sous-chef d'état-major des Forces Européennes d'intervention (FEI). Dans un contexte de pénurie de ressources, l'état précaire des relations entre le gouvernement tchadien et l'Occident est rendu palpable par les extraits de journaux cités en exergue de chaque chapitre : ces coupures de presse suggèrent que l'« Union africaine islamique » est largement favorable à une guerre, tandis que le président tchadien Boukouni fait figure de principal promoteur du « djihad contre les forces du mal » de l'Occident (*AQ*, p. 9). La DEST élabore par conséquent un plan pour renverser son gouvernement et prendre le contrôle de la nappe phréatique tant convoitée (*AQ*, p. 18) : avec la complicité du FroLiTi, défini comme « un groupuscule indépendantiste toubu [...] en guerre contre le gouvernement tchadien » (*AQ*, p. 88), elle fomente l'enlèvement de la fille d'Andersen, Sandra Fedorovna Ciccione, afin de susciter le scandale auprès de l'opinion publique et permettre l'intervention des forces européennes au Tchad. Cette dernière a donc lieu sous prétexte de pacifier la région en mettant fin aux actions terroristes. À cette constellation d'acteurs complices s'ajoute encore la Triade du Dragon rouge chinoise, dont l'antenne tchadienne est liée au FroLiTi par le commerce de l'opium. Le récit de Jean-Marc Ligny abonde en détails sur ces différents agents, sur leurs manœuvres stratégiques et leurs machinations, mais il n'accorde en somme que peu d'attention aux figures des djihadistes : la milice indépendantiste est présentée presque mécaniquement comme un pion mis au service d'intérêts internationaux qui la dépassent. De façon plus générale, la plupart des personnages, qu'ils soient occidentaux ou africains, semblent mus exclusivement par l'appât du gain et par une vision cynique des relations internationales. Victor Bensoussan, l'agent recruté par la Libye en accord avec la DEST pour superviser l'enlèvement de Sandra, semble seul se démarquer des autres, portant un regard lucide sur le monde et sur ses employeurs :

> J'ai une certaine éthique, disons une conscience humaine (même si parfois j'ai dû la piétiner pour survivre) qui m'interdit en principe de bosser pour de francs dictateurs, des tortionnaires sadiques ou des destructeurs de la biosphère. Mais dans la pratique la réalité n'est jamais aussi tranchée, et tel camp que je crois être le « bon » s'avère plus pourri que les « mauvais » d'en face – à preuve ma dernière expérience en Libye. En Europe, c'est pire : il n'y a pas de « bon » camp. En définitive, c'est toujours la thune qui tranche (*AQ*, p. 72-73).

La représentation des acteurs internationaux qui s'affrontent autour des ressources insoupçonnées du Tchad confine à la caricature, tant les personnages rivalisent de mégalomanie et d'inhumanité : le directeur de la CEGE, qui offre sa fille en otage telle une nouvelle Iphigénie, ne vaut guère mieux que le chef du FroLiTi, El Hadji, qui « avait rêvé de conquérir la Libye au galop de son dromadaire » (*AQ*, p. 168). Le monde décrit par J.-M. Ligny est de surcroît marqué par l'accroissement du fossé entre les

classes privilégiées et les populations exclues de cette zone de confort et d'aisance. Le contraste entre les deux apparaît de façon criante dans le reportage télévisé évoqué au cinquième chapitre, lorsqu'un hélicoptère survole le quartier aisé de Belleville jusqu'à découvrir les rues où des émeutiers manifestent pour réclamer l'accès à l'eau. Assimilés à des insectes dans une fourmilière, ils seront ramassés « comme des détritus » (*AQ*, p. 56-57), tandis que les téléspectateurs indifférents, à l'instar de la mère de Sandra, baissent le son de leur télévision pour n'être pas incommodés (*AQ*, p. 55-56). La fin du roman, dans ces conditions, est prévisible et corrobore la pertinence d'une lecture cynique du monde : sans surprise, le Sud retombe sous la botte de l'Occident, le FroLiTi est réduit à quelques survivants, tandis que le président tchadien est remplacé par un gouvernement fantoche après le débarquement des Forces Européennes d'Intervention (*AQ*, p. 180). Certes, cette issue permet la quasi-disparition des groupes terroristes sahéliens, mais dans cet univers foncièrement corrompu, le débarquement occidental au Tchad ne sert aucune fin noble ni n'ouvre la porte à aucune utopie – loin s'en faut.

L'intrigue de *Lament for the Fallen* se déroule au XXII^e^ siècle à Ewuru, village situé au bord de l'Akwayafe, à la frontière entre le Nigeria et le Cameroun. La vie des villageois est perturbée par l'atterrissage de Samara, tombé du ciel à l'intérieur d'une petite nacelle. Leur rencontre permet de découvrir qu'il est un habitant d'Achenia, l'une des stations orbitales construites quelques cent cinquante ans plus tôt. Dépêché pour une mission diplomatique, Samara était censé négocier la coupure de l'« ombilic » qui relie la cité spatiale aux États-Unis. L'opération prend cependant une mauvaise tournure, si bien que Samara se retrouve emprisonné à Tartarus, une prison orbitale construite par les Américains, où la brutalisation des prisonniers atteint de tels extrêmes que certains en viennent à pratiquer le cannibalisme (*LFTF*, p. 182-188). Samara s'évade en catastrophe et atterrit à Ewuru, où il suscite la fascination des habitants, et notamment du chef du village, Joshua Ossai, qui admire en lui un personnage Janus, à la fois vecteur du futur et incarnation de la mémoire du passé. La fin du récit revient en effet sur la généalogie des deux hommes : le grand-père de Samara a créé Achenia, suivant l'exemple des cités orbitales déjà existantes à l'époque (*LFTF*, p. 317), tandis que l'arrière-grand-père de Joshua, Isaiah Ossai, a préféré développer des agglomérations indépendantes sur Terre et donner une nouvelle vie au village en ruines d'Ewuru (*LFTF*, p. 83). Dans l'un et l'autre cas, la fondation des bourgs découle d'une prise de conscience et d'un refus de la dévastation environnementale et sociale du continent africain. Quand bien même leur organisation diffère, Achenia et Ewuru peuvent donc être considérées comme deux villes « sœurs » ou deux « utopies parallèles » [18]. Depuis sa fondation, Ewuru s'efforce de préserver le droit de chacun à prospérer et a mis en place des techniques pour restaurer le sol détérioré par les pillages (*LFTF*, p. 81). Le village se trouve

[18] Mangeon (A.), *L'Afrique au futur…*, *op. cit.*, p. 68-69.

cependant confronté à de multiples défis : arrivée de réfugiés en provenance de zones de guerre, menace des milices assimilées à une nouvelle résurgence de Boko Haram (*LFTF*, p. 317), etc. Le souvenir des violences militaires est encore vif et s'incarne dans le personnage de Mama Chibuke, qui a survécu aux carnages (*LFTF*, p. 103-109). La représentation des terroristes met cette fois l'accent sur la résurgence d'un imaginaire féodal : les chefs de guerre – qui répondent aux surnoms D'Este, Uberti, Argenti – se partagent le territoire et mettent en place un système mafieux, fondé sur l'extorsion des biens des locaux. Une scène particulièrement éprouvante évoque une sorte de procès à caractère religieux, lorsque Ciacco, un des subordonnés d'Uberti, est soumis à l'épreuve de l'ordalie et forcé à l'ingestion d'une fève de Calabar (*LFTF*, p. 230-235). À ces séquelles du Sahélistan djihadiste s'ajoute la mention d'une catastrophe écologique : les plates-formes pétrolières utilisées un siècle plus tôt ont en effet provoqué une marée noire qui a obligé les habitants des villages côtiers à se déplacer vers la périphérie de Calabar, où ils ont dû faire face aux abus des seigneurs de guerre qui profitèrent de l'instabilité pour étendre leur zone d'influence. L'ampleur des dégâts est constatée par les personnages lorsque Joshua escorte Samara à l'ombilic pour lui permettre de rejoindre ses compatriotes : la traversée vers la Cross River et Calabar les confronte à la métamorphose du paysage côtier, parcouru de cicatrices et semé de villes noircies à la frontière avec le Cameroun (*LFTF*, p. 271). La lointaine Achenia apparaît à ce titre comme une utopie spatiale, venue corriger les errements dystopiques des hommes et l'irrémédiable destruction du continent africain, tombé sous la férule des seigneurs de guerre.

Les romans de J.-M. Ligny et de G. Chait ont ainsi pour point commun de se projeter dans un futur plus ou moins lointain, marqué par des tensions internationales autant que par la rémanence du terrorisme djihadiste : les conflits se concentrent autour des ressources naturelles (eau, pétrole) et conduisent à la mise en péril du continent africain. Si le roman de J.-M. Ligny, dans cette première mouture [19], refuse toute perspective utopique pour dénoncer une vision cynique du monde, celui de G. Chait ménage la possibilité d'une utopie spatiale lointaine, reliée à la Terre par un ombilic appelé à être coupé. Quant à l'Afrique, elle semble inexorablement condamnée à subir les violences terroristes et les conséquences de l'exploitation massive de ses ressources naturelles.

***

Publiés à quelques années d'intervalle dans des contextes distincts et des langues différentes, les romans de Gavin Chait, de Deji Bryce Olukotun et de Jean-Marc Ligny permettent de mettre en évidence la récurrence de la menace djihadiste dans la représentation fictionnelle des futurs afri-

[19] L'auteur remaniera l'intrigue de son récit en le situant désormais au Burkina Faso dans *Aqua*^{TM} – Nantes : L'Atalante, 2006, 736 p. ; rééd. Paris : Gallimard, coll. Folio SF, 2015, 955 p.

cains. Les violences terroristes, souvent associées à des catastrophes climatiques et notamment à la désertification de la zone sahélienne, contribuent à la transformation du continent africain en espace dystopique. Attentats, tortures, raids et enlèvements se répètent à l'identique dans chacun des romans, et ce d'autant plus lorsqu'ils font l'objet de captations qui leur permettent d'être visionnés en boucle sur toute la surface du globe : ces actes inhumains nourrissent une rhétorique du risque qui contribue à une instabilité régionale et même mondiale. Les issues proposées par la fiction sont rares, laissant peu d'espoir en une éradication de la violence et en une conversion finale de la dystopie en utopie : même lorsque les milices sont défaites, comme c'est le cas chez J.-M. Ligny, leur disparition n'ouvre pas nécessairement la voie à un monde meilleur. Deux solutions en apparence opposées se présentent alors : la « rétrotopie », autrement dit le retour à une période pré-islamique, au risque d'un certain primitivisme dénoncé par Jean-Loup Amselle, ou la fuite loin d'une Terre ravagée, dans un espace cosmique où la construction de mondes meilleurs est incarnée par l'exo-planète Achenia. La lecture comparée des romans de Gavin Chait, de Deji Bryce Olukotun et de Jean-Marc Ligny permet en définitive de relever le relatif optimisme du premier, dont les intrigues permettent l'éclosion de rêves de réparation et de conquête et mettent en récit des communautés qui ont relevé le défi de transformer leur mode de vivre ensemble à la suite d'événements désastreux. Sans donner dans l'afroptimisme et sans nier la puissance de la rhétorique du risque qui s'étend désormais au niveau planétaire, Gavin Chait recourt ainsi aux armes de la fiction pour ouvrir la brèche ténue d'un monde meilleur, qu'il situe alternativement dans un passé lointain ou dans un futur extra-terrestre.

Vittoria Dell'Aira [20]

[20] Configurations littéraires (UR 1337), Université de Strasbourg.